

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIERE PARTIE

(Suite.)

VII

Toute la population d'Augustin attendait hors des murs avec inquiétude les résultats de l'ambassade dont s'était chargé le comte de Lincourt.

Une masse compacte encombrait les dehors de la porte, ainsi que les avenues extérieures par lesquelles devaient vraisemblablement rentrer les deux trappeurs.

Tout à coup un cavalier accourut à toute bride.

C'était John Burgh.

—Hurrah ! cria-t-il en brandissant son fusil.

De bruyantes exclamations de surprise s'échappèrent de toutes les bouches.

Le comte et Grandmoreau étaient signalés.

Les deux ambassadeurs entrèrent bientôt dans la ville au milieu des acclamations d'une foule enthousiasmée.

Ils trouvèrent là leurs compagnons, avec lesquels ils échangèrent des poignées de mains.

Le colonel présenta au comte de chaleureuses félicitations.

Mademoiselle d'Éragny, joyeuse, mit sa main dans celle de M. de Lincourt, et le regard de la jeune fille traduisit son immense joie.

Le gouverneur, toujours grimpé sur sa mule, choisit ce moment pour s'approcher des deux trappeurs, et leur présenter ses compliments.

En ce moment, des voix bruyantes en enthousiastes criaient cependant :

—Une fête au sauveur d'Augustin !

—Un bal aux chasseurs !...

Les voix de femmes dominaient.

Toute grande joie se traduit au Mexique par la danse.

Les femmes trouvent en tout prétexte à boleros et à fandangos.

Les cris redoublèrent.

—Un bal ! un bal !

Don Matapan, se hissant sur ses étriers, montra sa grosse face réjouie et enluminée :

—Je souscris à vos désirs, dit-il.

—Le bal aura lieu dans les grands magasins de la ville.

Le gros gouverneur lança ces derniers mots de toute la force de ses poumons.

Puis il retomba lourdement sur sa selle.

Les reins de la mule craquèrent et ses jarrets plièrent.

De longues acclamations retentirent, et la foule se dispersa.

Chacun songeait déjà à se préparer pour la solennité du lendemain.

M. de Lincourt prit congé du colonel et de sa fille ; escorté de ses trappeurs, il regagna la taverne où il logeait.

—En chemin Tête-de-Bison dit à M. de Lincourt :

—Savez-vous monsieur le comte, ce que je ferais à votre place ?

—Voyons cela.

—Eh bien ! j'inviterais au bal la Vénus Cuivrée.

—Peut-être viendra-t-elle ?

—Le croyez-vous ?

—Cela se pourrait,

—Et si elle venait ?

—Quelle victoire, monsieur le comte :

—Une vierge si farouche !

M. de Lincourt rit beaucoup de cette idée.

—Trappeur, dit-il, j'éprouve pour cette reine un bizarre sentiment.

—Ah ! ah !

—Elle m'attire et me repousse.

—Tiens ! tiens !

—Je la trouve très désirable par instants ; d'autres fois, je ne ressens pour elle que du dédain.

—Elle a fumé !

—Pouah !

—Vétille, monsieur le comte !

—C'est un usage, une cérémonie.

—Cette femme est une sauvage.

—Mais elle est très belle !

Le comte devint rêveur.

Enfin il dit en riant :

—Baste ! j'en aurai le cœur net.

—Je saurai si la fascination l'emportera sur la répulsion.

—Cette royauté, cette virginité, cette grâce et ces façons étranges, tous ces contrastes en font un être extraordinaire.

Et il promit d'inviter la reine.

VIII

Le bal !

Il est splendide !

Rien, en France, ne saurait donner une idée de l'imprévu, de la singularité, de la richesse de cette fête :

Le gouverneur d'Augustin s'est surpassé.

En un jour, il a transformé l'immense entrepôt de la ville en de vastes et magnifiques salles de bal.

Il est dix heures du soir.

Tous les habitants d'Augustin, tous les gens de la prairie sont rassemblés.

Spectacle étrange, pittoresque, varié à l'infini !

Quant aux costumes, il faut renoncer à les décrire.

Vingt nations ont là leurs représentants, lesquels, méprisant toute contrainte, endossent le vêtement de leur choix.

On peut juger de l'extravagant bariolage, de l'orgie de couleurs brillant d'un discordant éclat sous le feu des lustres.

Seuls, au milieu de la foule multicolore, les trappeurs et coureurs des bois se distinguent par leur costume aussi sévère que simple.

Ces sauvages de la civilisation ont complètement négligé les frais de toilette.

Les orchestres sont multiples ; ils représentent les diverses nationalités auxquelles appartiennent les habitants d'Augustin.

Castagnettes, guitares, mandolines et tambourins excitent l'humeur chorégraphique de tous ceux dont les veines contiennent du sang espagnol.

Les trappeurs, toujours errants, se contentent de recueillir en passant quelque œilade engageante, certains serremments de mains furtifs, et parfois même un baiser donné ou reçu à la dérobée.

Tout trappeur était évidemment haut coté dans les cœurs féminins.

Mais on haletait.

Les buffets étaient assaillis.

Pillage splendide !

Les tonnes étaient inépuisables et les montagnes de victuailles bravaient les plus vigoureuses attaques.

Quels appétits, pourtant !

Don Matapan ne dansait pas ; il était dans un fauteuil roulant, et se faisait pousser autour des tables.

Il nageait dans la joie et dans le vin.

Il encourageait son peuple à boire, donnait

l'exemple et payait de sa personne avec une superbe vaillance.

Il exultait.

Jamais frans-lippeur n'aurait pu rêver rien de plus pantagruélique que cette fête !

L'œil, l'oreille, l'odorat, le palais, le toucher, tout était agréablement surexcité ; c'était un concert harmonieux et parfait donné aux sens par les sensations.

Les trappeurs, gens de sobriétés au désert, faisaient ici l'admiration du gouverneur par la façon dont ils entendaient les libations.

—Quels hommes ! murmurait don Matapan en amateur.

—Quels estomacs !

—Quelles têtes solides !

Un seul ne paraissait pas s'amuser : c'était Tomaho.

Le géant se promenait gravement.

Il laissait errer sur les danseurs un regard terne et froid.

De temps en temps, par un haussement d'épaules accompagné d'une sorte grognement sourd, il dédaignait sa dédaigneuse pitié.

Cela durait depuis deux heures.

Tout à coup, en entrant dans une salle, l'ex-roi d'Araucanie se heurta contre un cercle de spectateurs formé autour d'un quadrille.

Un orchestre jouait à tour de bras une sorte de pot-pourri évidemment emprunté au répertoire des bals parisiens.

C'était une harmonie bizarre, folle, échevelée, pleine de fièvre et d'entraînement.

Tomaho dressa l'oreille et fixa un œil curieux et ravi sur les danseurs.

Sans-Nez obtenait un succès fou.

Ce fils de la barrière Ménilmontant dansait un cancan échevelé et il frappait la foule d'admiration.

L'entrain des airs, la verve du danseur, le je ne sais quoi qui fait que Paris fascine et qu'un Parisien charme, tout contribuait à passionner la galerie et Tomaho qui n'avait jamais vu danser le cancan.

—Och ! fit-il.

—Sans-Nez est un grand danseur.

—Mon œil le regarde avec joie.

—Cette musique est bonne.

—Elle chatouille mon cœur et mes jambes.

Le Patagon suivit tous les gestes du chasseur avec un intérêt de plus en plus marqué.

Soudain Sans-Nez se mit à exécuter un cavalier seul avec le frénétique entrain d'un Clodoche émérite.

Les spectateurs applaudissaient frénétiquement aux excentricités chorégraphiques du danseur.

Tomaho, lui aussi, manifestait du geste et de la voix son contentement.

Mais son émotion grandissait et le dominait.

Il trépidait ; ses grands bras s'agitaient au-dessus des têtes, sa poitrine se soulevait violemment, il poussait de formidables exclamations, des bravos sans doute exprimés dans la langue de son pays.

Cependant les accords précipités de l'orchestre annoncent la fin du morceau.

Le silence se fait.

La contredanse est terminée.

Les danseurs se sont arrêtés, et le cercle de spectateurs va se rompre.

Le Patagon s'élance soudain.

Le géant s'indigne contre les musiciens qui ont cessé de jouer.

Il les menace du poing.

Sans-Nez comprend que l'Araucanien est saisi du *delirium tremens* de la danse ; il fait signe à l'orchestre.

La musique retentit de plus belle.

Tomaho frémit de plaisir ; il piaffe comme un cheval impatient.